

L'empathie à l'épreuve de l'altérité culturelle

Isam IDRIS

Psychoanthropologue, Chargé de cours à l'Université de Paris XIII, Cothérapeute à la consultation transculturelle du Pr. Moro, CHU, Avicenne 129 rue de Stalingrad, 93017 Bobigny, France.

Pour être dans la continuité de ce qui a été évoquée ce matin au sujet de la supervision, je préfère commencer par raconter une situation exposée par une assistante maternelle dans une rencontre de régulation d'équipe. Cette dame de 48 ans dit avoir du mal à comprendre les propos de madame P, une mère sère originaire du Sénégal qui venait déposer sa fille de 5 mois le matin et la récupérer le soir en lui demandant: « *Est-ce qu'elle vous a fait caca ?* ». L'assistante maternelle répond que non et s'étonne toujours de cette question systématique de qui ne cesse de la gêner. Je lui demande: « Et cela vous fait quoi ? ». Elle me répond spontanément: « *ça me fait chier* ». Bien que la spontanéité de l'assistante maternelle pourrait relever ce que nous appelons techniquement, « le contre transfert-culturel », elle témoigne en même temps de son empathie face à la mère de l'enfant.¹ En effet, le contre transfert culturel porte sur nos attitudes, nos réactions et la somme des émotions éprouvées dans la rencontre professionnelle avec les familles qui viennent d'ailleurs.

Si l'on peut admettre que l'expression « *ça me fait chier* » comme une métaphore dans la langue française, interprétation de la gêne qu'elle ressent face à l'autre, elle touche à une représentation culturelle concrète chez cette *maman* migrante. En effet, dans certaines cultures, on pense que lorsque l'enfant « fait caca » chez quelqu'un en dehors de sa famille, c'est qu'il lui fait confiance. D'où l'initiation culturelle à la « *capacité de faire chier les bébés* », parce que les adultes, à moins qu'ils ne soient invalides, malades, etc., ils « *chient* » tous seuls et dans l'intimité et la discrétion.²

¹ Cf. Moro Rouchon & al,

² D'où le sentiment de honte que ressent les enfants qui souffrent de l'encoprésie ainsi que leurs familles.

Ainsi, faire « caca » chez une nourrice, représente un signe de son investissement par l'enfant comme un substitut maternel. De plus, si on analyse l'énoncé de l'assistante maternelle à la lumière de cette représentation, on comprend son sentiment de gêne. C'est comme si la mère la prenait pour une « gamine » qui doit apprendre à « faire chier les bébés », pour que sa fille lui fasse confiance avant de l'investir comme une « co-mère ». D'où le désarroi de la mère qui cherche ce signe pour faire confiance à l'assistante maternelle. Revue quelques mois après, l'assistante maternelle me dit : « *ç y est, la petite ne se retient plus et j'en suis ravie* ». Les rapports entre les deux « co-mères » se sont transformés une fois qu'on a compris que l'objectif de l'une et de l'autre est le même : faire grandir un enfant de migrants en situation transculturelle.

Faire grandir ses enfants loin de repères culturels et familiaux

La conception de la famille dans beaucoup de cultures s'appuie sur des représentations puisés dans des mythes fondateurs ; elle répond à des projections dans un devenir aussi mythique à la base des interdits fondamentaux ; organise des systèmes familiaux et manière d'éducation des enfants. De la même manière qu'on évoque la petite enfance, la grande enfance et l'adolescence ici, on parle dans d'autres univers culturels, d'un premier septennat dévolu aux mères, d'un deuxième apanage des pères et un troisième impliquant tout le groupe d'appartenance. Faire grandir les enfants est processus permettant aux individus de traverser par ritualité, les étapes de vie et accéder, à la perfection avant de rejoindre le monde des invisibles.

Mais, la migration et l'isolement d'une part et le besoin des enfants de migrants de grandir en situation transculturelle d'autre part, enjoignent à leurs parents d'investir doublement les professionnels : en tant que substituts parentaux par défaut et en tant que professionnels. Le problème ne réside ni dans la culture d'origine des familles ni dans celle du

pays d'accueil, mais dans la difficulté la mutualisation des moyens des deux cultures pour atteindre les mêmes objectifs. L'ouverture à l'altérité et le décentrage, ne peuvent se limiter au feeling naturel, bien que le bon sens puisse nous y conduire. En effet, les risques transculturels sont présents (Moro, 1998) de même que l'arbitraire qui affecte la neutralité des institutions, articulées plutôt à la civilisation qu'à la culture de la société d'accueil.

L'empathie entre culture et nature : l'expression des émotions

Phénomène aussi vieux que le monde, l'empathie est une caractéristique du vivant. Elle se trouve aussi bien chez l'humain que chez l'animal, avec une différence de degré. En tant que position professionnelle, elle permet de mieux comprendre la souffrance de l'autre, sans se confondre avec lui ou prendre sa place ; elle est plus manifeste dans les moments de la détresse que dans ceux de la joie et le plaisir, interpellant les dimensions la plus profondes dans l'humanité de l'homme, mobilisant les mythes fondateurs, les interdits fondamentaux et les aspirations à la perfection de la vie.

La migration confronte et les migrants et les « autochtones », à d'autres manières d'exprimer les émotions. Bien que « l'étrangeté » puisse susciter des angoisses, des troubles et des difficultés, etc., elle débouche sur des créativité qui n'existent ni dans la culture d'origine ni dans celle d'accueil. Ces manières culturellement codés peuvent parfois, apparaître comme diamétralement opposées, peuvent cohabiter et se dynamiser, dans des dispositifs intermédiaires pour palier l'arbitraire et éviter aux un et aux autres, les affres de la fulgurance de l'altérité. Ces dispositifs peuvent être de médiation, d'interprétariat ou de prise en charge spécifique (Kaës, 1998).

De la prudence dans la gestion de l'émotionnel !

Il convient d'éviter l'usage utilitariste de la culture dans le moment des traumatismes collectifs qui font émerger une « anthropologie empathique » qui empêche de penser (Chaumont, 1997). Les traumatismes culturels font que les cultures ne sont plus en mesure de contenir les leurs propres sujets et apaiser leurs angoisses existentielles. De même que chez l'animal apeurée qui pourrait dévorer ses petits lorsque l'immanence du danger dépasse ses capacités protectrices, les humains peuvent perpétrer des horreurs individuels ou collectifs.

Face au traumatisme culturel, l'autre est interpellé, non pas pour faire à la place du même, mais pour redonner à la culture ses potentialités protectrices et contenant. Sa présence empathique servirait à réhabiliter le même pour retrouver les chemins de son propre « salut ». L'empathie consiste alors dans une relation d'aide à la transformation des désordres, de la souffrance en « malheur banal » avec lequel on pourra vivre au lieu de survivre (Cyrulnick, 1998). Pourtant, un danger réside toujours dans le risque de glisser de l'empathie à la sympathie ou à l'antipathie et toucher aux limites de la violence, de la confusion et du non sens.³

Ainsi, dans les situations d'enfants en danger, l'empathie pourrait être salvatrice lorsqu'on pourrait co-introduire du tiers (juge, police, psy, etc.) en concertation avec sa famille en tant que partenaire et non adversaire. L'on éviterait ainsi, le sentiment d'une culpabilité induite dans nos actes professionnels, lorsqu'ils sont nécessaires : signalement, séparation, hospitalisation, etc.

Cultures, migration et transmission

Les modalités d'expression de la joie, du plaisir, de la douleur, de la souffrance, etc., étant culturellement codées, elles impliquent un « Nous » qui garantit la transmission transgénérationnelle de la continuité psychique et culturelle des générations (Idris, 2009).

³ Pour plus de détails sur les traumatismes, Cf. Baubet & Moro (2003), *Soigner malgré tout*, Grenoble, La Pensée sauvage.

Mais, la migration et l'installation des familles migrantes au sein des sociétés d'accueil, introduisent des ruptures, des réaménagements et de nouvelles modalités d'être, de faire, de transmettre, etc., Il en résulte sans doute des difficultés qu'il convient de ne pas transformer de en obstacle insurmontables parce qu'elles constituent le socle de la rencontre sur lequel porterait le travail de la migration (Truffaut, 2004) et le travail de la culture (Zaltmann, 2007).

Cette créativité permet de visualiser ce qui est au-delà du particulier et ses ponts avec l'universel qui se découvre dans la rencontre avec l'autre ; elle nécessite des dispositifs intermédiaires pour pallier le choc des civilisations (Huntington, 2002), les phénomènes d'annulation mutuelle de règles et des valeurs du même et de l'autre. Etant donné que les cultures ne migrent pas, les personnes et les familles migrent avec des versions individuelles de leurs cultures, pour évoluer dans d'autres contenants culturels. Cela favorise les mutations, les métissages, les créativités mais aussi des difficultés qui objet d'analyse et de réflexions.

Codage culturel des émotions

Dans certaines cultures, le foie est le siège des sentiments et des émotions comme l'amour, la chagrin, la compassion et la tristesse. D'autres émotions comme la colère, la haine, le raisonnement, le discernement etc., siègent dans le cœur. Le reste des sentiments siègent dans la tête, dans le dos, dans le ventre.... Ainsi, le symbolique de l'amour exprimé dans les cultures occidentales par un cœur transpercé par une flèche, pourrait représenter une déclaration de guerre lorsqu'il est adressé directement à une jeune fille dont on est amoureux. Mais, le même symbole pourrait être salutaire lorsqu'on l'adresse au père ou au frère de la même jeune fille dont veux demander la main. Il témoigne dans ce sens, de la sincérité des sentiments exprimés individuellement. Aussi, en situation transculturelle, les deux manières peuvent cohabiter ou générer de nouvelle manière de symbolisation.

Chez d'autres peuples, l'amour et la haine considérés comme corollaires, se disent ou s'interdisent publiquement, pour laisser la place à ce qui les neutralise à savoir, le respect. On pourra multiplier les exemples mais l'essentiel réside dans l'unité des faits émotionnels et sentimentaux dans la diversité des cultures, des peuples, des individus. La difficulté ne porte pas sur la différence mais comment en développer des outils, etc. permettant d'en faire un usage à bon escient dans la rencontre professionnelle.

L'empathie, technique de rencontre

C'est à K. Roger que revient le mérite de développer un cadre professionnel, un modèle technique faisant de l'empathie une attitude de bienveillance pour améliorer l'écoute et la compréhension. *«L'empathie est une capacité à percevoir le monde de l'autre de l'intérieur, de ressentir les émotions de l'autre sans pour autant s'identifier à l'autre ; elle exige un engagement affectif et en même temps une juste distance suffisante, pour dire le ressenti sans s'y perdre»*. Etre en empathie, c'est se laisser affecter dans une relation basée sur une écoute clinique non interprétative qui nécessite une bonne distance et des hypothèses qui viennent la filtrer. L'absence d'empathie vis-à-vis de l'autre, pourrait relever de la difficulté de le penser, des troubles psychiques, ou d'un contre transfert culturel, représentant la somme des émotions qui émergent dans la rencontre avec l'autre (Moro, Rouchon, 2009). Il dévoile une conscience de la différence et l'absence de l'arbitraire. Son analyse implique un tiers pour éviter l'enfermement dans la même face à la l'altérité et la diversité.

Du culturel à l'éducatif et au thérapeutique

Grâce à la migration ou à cause d'elle, les individus ne s'inscrivent plus dans une seule culture fermée. La clinique transculturelle nous montre que l'universalité est une aspiration à une perfection inlassablement recommencée ; elle nous permet de développer des outils et des

dispositifs qui accompagnent la complexité des mutations, des métissages, des découvertes, etc., au sein des sociétés qui tend de plus en plus vers une multiculturalité certaine (Moro, 2010). Travaillant dans l'addition et non la soustraction, l'approche transculturelle cherche à développer des dispositifs intégrant méthodiquement, toutes les données culturelles mais de manière complémentariste (Devereux, 1972).

Ainsi, une consultation ethnopsychiatrique, ou transculturelle s'inscrit dans une complémentarité avec les prises en charge initiales : thérapeutique, médicale, judiciaire, éducative, etc. pour tenir compte des éléments culturels et de la créativité des familles et des professionnels. C'est un travail clinique avec les familles et partenarial avec les équipes des dispositifs initiaux.⁴ Il implique des indications précises pour améliorer ces prises en charge des enfants et des familles qui viennent d'ailleurs. L'empathie s'y manifeste de manière complexe dans la mesure où le dispositif groupal, la présence de la langue maternelle des familles migrantes et l'utilisation des théories culturelles, introduisent plusieurs paliers de complexité émotionnelle.

Ainsi, l'énurésie et bien que trouble psychique individuel relevant d'une catégorie clinique bien précise ici, elle est représentée dans certaines cultures, comme une emprise par des invisibles culturels qui viennent s'abreuver du « *pipi des enfants* » et qui cherchent à contraindre les adultes à leur faire des rites, des offrandes, etc. ; elle est traitée individuellement et collectivement en s'appuyant sur ces éléments culturels pour épargner la honte aux enfants, aux patients et aux familles. Il en est de même de la crise d'épilepsie, pensée comme une scène dont le corps du patient est le théâtre (Idris 2010). Le patient est possédé par des êtres invisibles, pour des raisons qui doivent être identifiées pour mettre la thérapeutique adéquate. La contrainte aux « liens de filiation et d'affiliation » libère et pousse à

⁴Pour mieux distinguer entre approche interculturelle, ethnopsychiatrique, transculturelle d'une part et la spécificité du travail avec des primo-arrivants et des enfants de la première deuxième génération d'autre part, Cf. (Moro, 1998).

partager de la souffrance, laissant place à l'émergence de nouvelles formes de relations avec les siens, avec les autres et avec le monde visible et invisibles.

Des conduites à tenir

Lorsqu'on est amené à travailler avec des familles migrantes et en particulier dans le domaine de la petite enfance, on a souvent à faire à des personnes vulnérables. La méconnaissance de la langue, des règles sociétales, etc., et l'indisponibilité des adultes, etc. font que les enfants assurent parfois, la traduction pour ces personnes peu francophones. Dans ce cas, il convient de pas les laisser enfermés dans l'illusion qu'ils sont déjà des « *grands qui traduisent pour les adultes* ». Entretenir une telle illusion pourrait déboucher sur des difficultés chez l'enfant qui ne pourra plus se penser comme enfant au point de s'interdire les jeux et les joies de son classe d'âge. De plus, il convient également de ne pas se baser sur des « traductions infantiles » pour des décisions majeures mais de parsemer de temps en temps les rencontres avec des interprètes professionnels pour une bonne compréhension de la situation. C'est une manière d'ouvrir l'avenir, en particulier à ces enfants déjà bilingues, amenés à grandir dans des cadres qui l'accueillent qui sont rarement polyglottes (Moro, 2012).

L'autre précaution consiste à ne pas rester seule face à la différence, de disposer d'une connaissance suffisamment bonne de l'approche transculturelle qui est une compétence complémentaire à disposition des professionnels qui travaillent avec les familles migrantes. Si elle permet d'améliorer les différentes prises en charge de ces dernières, elle nous offre en même temps, une possibilité d'affiner nos outils techniques, nos offres institutionnelles, nos dispositifs d'accueil. Ainsi donc, l'empathie s'avère un outil universel, même à l'épreuve de l'altérité culturelle.

Je vous remercie de votre écoute

Bibliographie

- Chaumont J-M, (1997), *La concurrence des victimes : génocide, identité reconnaissance*, Paris, La Découverte.
- Devereux G. (1972), *Ethnopsychiatrie complémentariste*, Paris, Flammarion.
- Dolto F. (1990) *Lorsque l'enfant paraît*, Paris, Seuil.
- Dolto F. (1994) *Les Étapes majeures de l'enfance*, Paris. Gallimard
- Idris I. (2010), « Cultures, Sociétés & Migration : du handicap à la singularité », in *Contraste, revue de l'ANECAMSP*, n° 31-32, pp. 269-281.
- Kaës R. (dir) (1998), *Différence culturelle et souffrance de l'identité*, Paris, Dunod
- Idris I. & Aubert A. (2009) «Penser la famille au-delà du traumatisme migratoire et culturel» introduction générale au n° 185 de la revue *Dialogue : Familles, Migration et créativité*, pp. 5-14.
- Moro M-R (2012), *L'enfant de l'émigration une chance pour l'école républicaine*, Paris,
- Moro M-R (2010), *Nos enfants demain: pour une société multiculturelle*, Paris, Odile Jacob.
- Moro M-R (1998), *Psychothérapie transculturelle des enfants de migrants*, Paris, Dunod.
- Roger K. (1985) *La relation d'aide et la psychothérapie*, Paris, ESF éditeur, 2008.
- Truffaut, L. (2004) « Le travail de la migration : de la nécessaire élaboration psychique à la reconstruction identitaire », *Journal des psychologues*, 229, 63-66.
- Zalman N. (2007), *Le sens du mal*, Paris, l'Olivier.